CNL Centre national du livre

Région RhôneAlpes

VillaGillet
Recherches contemporaines Lyon / Rhône-Alpes

20 nov > 2 déc 2012

Mode d×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

Live aux Subsistances

× **Masculin, féminin : faut-il se définir ?**

Vendredi 23 novembre | 19h-21h

Claude Arnaud / France
Yannick Chevalier / France
Marie-Édith Cypris / France
Christian Flavigny / France
Phia Ménard / France

Rencontre animée par :
Caroline Broué
Journaliste, France Culture

En partenariat avec :
ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE LYON

GRANDLYON communauté urbaine

Su les-subs.com

Les Subsistances - 8 bis Quai Saint-Vincent 69001 Lyon
Réservations auprès des Subsistances - 04 78 39 10 02 - www.les-subs.com
www.festival-modedemploi.net

Avec :

Claude Arnaud, romancier et essayiste, a reçu en 1994 le Prix Femina du premier roman pour *Le Caméléon* (Grasset) et en 2006 le prix Femina de l'essai pour *Qui dit je en nous ?* (Grasset). Sa jeunesse dans les années 70, ses errances amoureuses et intellectuelles nourrissent le roman de formation inauguré avec *Qu'as-tu fait de tes frères ?*, où il mêle à son expérience personnelle ses réflexions sur l'hétérogénéité de l'identité.

→ ***Brèves saisons au paradis*** (Grasset, 2012)

Yannick Chevalier, enseignant la stylistique française à l'université Lumière - Lyon 2, travaille sur l'articulation entre langue et genre. Il participe au comité scientifique et pédagogique du master européen Études de Genre et actions Liées à l'Égalité dans la Société. Il a publié avec Benoît Auclerc *Lire Monique Wittig aujourd'hui* sur l'œuvre littéraire, politique et théorique de cette écrivaine et militante féministe française.

→ ***Lire Monique Wittig aujourd'hui*** (avec B. Auclerc, PUL, 2012)

Marie-Édith Cypris, née homme, est devenue femme. Aide-soignante, elle a exercé en maison de retraite, à l'hôpital et en clinique privée. Dans *Mémoires d'une transsexuelle*, récit cru et révolté de son expérience, elle interroge dans sa chair la question du genre et de l'identité sexuelle, bousculant nos habitudes et nos modes de pensée.

→ ***Mémoires d'une transsexuelle - La belle au moi dormant*** (PUF, 2012)

Christian Flavigny, pédopsychiatre et psychanalyste, a participé activement aux forums de bioéthique organisés par le Ministère de la Santé. Dans *La Querelle du genre*, il revient sur l'enseignement de la théorie du genre au lycée, pointant les dangers d'une lecture idéologique de cette question.

→ ***La Querelle du genre. Faut-il enseigner le gender au lycée ?*** (PUF, 2012)

Phia Ménard, auteure, performeuse, scénographe, metteuse en scène et jongleuse, a fondé en 1998 la compagnie Non Nova. À partir de 2008, elle développe le concept de I.C.E. (Injonglabilité Complémentaire des Éléments) avec la création de *L'après-midi d'un foehn Version 1* au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes et de *P.P.P.* aux Subsistances. Ses dernières créations *L'après-midi d'un foehn* et *VORTEX* sont présentées en tournée internationale.

Animé par :

Diplômée de Sciences Politiques et de Lettres Modernes, **Caroline Broué** est entrée à France Culture en 1998. Productrice adjointe des *Matins de France Culture* de 2002 à 2007, elle a produit de nombreuses émissions d'entretiens, de débats, de documentaires et participé, en 2006-2007, au *Rendez-vous des politiques*. De 2007 à 2009, elle a coordonné les *Questions d'époque* et animé deux émissions : *L'économie en questions* et *Place de la Toile*. Elle a par ailleurs été conseillère éditoriale pour des émissions de télévision (*Le bateau Livre* sur France 5, *Ce soir ou jamais* sur France 3), responsable de collection (Terrail photo/Magnum) et elle a collaboré à plusieurs journaux de presse écrite. En 2008, ses entretiens avec Françoise Héritier sont parus sous le titre *L'Identique et le différent* (L'aube/RadioFrance).

Claude Arnaud

Notre corps est le premier signe à nous désigner au monde : chaque trait de notre silhouette passe pour l'incarnation absolue et indubitable de notre être, dès l'instant qu'on surgit dans l'espace public ; impossible pour autrui de nous dissocier de ce costume de chair, de sa coupe et de sa couleur.

Cette identification massive nous renvoie par effet boomerang à l'étrangeté de notre personne.

Car nous ne sommes pas que ce corps. Nous ne l'avons ni conçu ni dessiné : d'autres s'en sont chargés, sans même avoir le moindre contrôle sur le processus. Nous occupons cet héritage qui ne nous a pas été proposé mais imposé, sans que nous puissions émettre la moindre restriction.

Il y a dès lors une distance entre notre corps et nous.

Une distance qui peut même tourner au gouffre quand le premier contredit trop clairement l'image que nous aimerions offrir. Nous nous dissocions de ce garçon ou de cette fille qui court la ville, avec ces membres trop osseux ou ces seins trop forts ; nous supportons mal qu'on nous résume à notre peau noire ou à nos yeux bridés, quand c'est le cas. Sommes-nous exactement l'homme que reflètent les miroirs, la femme que son anatomie suppose ? La réponse est souvent négative, pour partie.

Il nous faut alors, soit partir à la conquête de ce corps qui nous exprime si mal en le remodelant, le musclant, le bronzant ou l'éclaircissant, jusqu'à pouvoir le revendiquer haut et fort, soit, lorsque le divorce est trop patent, entamer un long processus qui le verra adopter un sexe plus compatible avec nos désirs les plus profonds.

Une sorte de nécessité interne nous pousse à nous définir, c'est indubitable ; le flou est difficile à tenir longtemps, face à autrui — pour nous-mêmes aussi. Mais il est tout aussi indéniable que la physiologie a cessé d'être un déterminant intangible. Nos pouvoirs d'auto-transformation ont fortement augmentés, depuis une trentaine d'années ; il est désormais possible de changer partiellement de « costume », sans toutefois pouvoir encore changer tous les organes qui définissent l'appartenance sexuelle. On se retrouve dans un entre-deux troublant, où se rapprocher de l'autre sexe ne signifie pas encore vraiment changer d'être.

Change-t-on totalement d'être quand on change de sexe, d'ailleurs ? L'identité commence à se tisser si tôt, dans notre histoire personnelle…

Il faudrait sans doute plus qu'une vie pour la détricoter.

Yannick Chevalier

Les situations dans lesquelles nous avons à nous définir au regard de l'alternance masculin/féminin semblent, à première vue, bien rares (quand nous remplissons des documents administratifs par exemple), et généralement ce sont les autres qui s'en chargent : les parents lors de la déclaration de naissance, etc. Aussi pourrait-on conclure que la question « Masculin, féminin : faut-il se définir ? » manque singulièrement de pertinence, puisque nous sommes plutôt défini.e.s que nous ne nous définissons nous-mêmes.

Par provision, et s'il faut vraiment nous définir, alors nommons-nous des *wittigs* (ou « corps parlants »)

Les moyens de cette définition de nous par les autres sont pour partie de nature langagiers (ce seront les seuls que j'examinerai ici), et l'alternance masculin / féminin semble en effet exprimée de manière strictement linguistique (les occasions sont en effet rares de constater *de visu* si nous avons affaire à des corps mâles ou à des corps femelles) : c'est ce qu'on appelle le « genre grammatical », cette alternance morphologique et syntaxique que présentent certaines langues naturelles mais qui n'est ni universelle (certaines langues comptent plus de deux genres, d'autres aucun), ni stable (le latin comptait trois genres, le français qui en est issu n'en compte plus que deux). Dans le cas du français, les usages sociaux imposent l'emploi du genre masculin pour désigner les humains mâles, et celui du genre féminin pour désigner les humains femelles. La forme linguistique sur laquelle reposent donc les définitions de nous-mêmes est conventionnellement celle d'un accord, entre le signe linguistique manifestant le genre grammatical, et le corps des sujets parlants. Et l'on ne peut pas exclure la possibilité que nous ne soyons pas d'accord.

Et suis-je vraiment heureux.se de la manière dont vous me définissez ?

La bicatégorisation par le genre grammatical est donc l'outil linguistique qui opère une partition des corps humains, en exploitant certaines propriétés de ces corps. Exploiter, cela signifie là que les langues sélectionnent, dans la profusion du réel corporel, certaines caractéristiques biologiques, les isolent et en exacerbent l'importance, pour les rendre pertinents. Dans les langues indo-européennes, ce sont donc les traits liés à l'anatomie sexuée qui sont sélectionnés et exprimés par les genres grammaticaux masculin et féminin. Dans d'autres langues, l'alternance des genres grammaticaux peut opérer différemment en sélectionnant d'autres traits : en latin, les usages réservaient le genre neutre (littéralement, ni masculin, ni féminin) aux esclaves et aux enfants, en exploitant d'autres variables (l'accès à la libre raison, l'usage de la parole). La partition qu'opèrent les langues sur les corps se fait sur le mode du *ou bien, ou bien,* sans nuance aucune donc, et ce n'est pas sans réticence que nous autres, corps parlants, pouvons nous laisser réduire à quelques paramètres biologiques, ou devons exhiber une partie de nous.

« le locuteur doit [...] rendre son sexe public, c'est-à-dire si *il* – le locuteur – est aussi un *elle*. » (Monique Wittig)

Nous pourrions peut-être nous accommoder sans trop de mauvaise grâce de cette réduction malséante si, toutefois, la bicatégorisation par le genre grammatical et les usages sociaux n'introduisaient pas quelque chose en plus : une hiérarchisation à l'œuvre dans la langue

(où le masculin, nous dit-on, l'emporte sur le féminin : rassurons-nous, ce n'est le cas que depuis le XVII^{e} siècle, et cela pourrait ne pas durer), hiérarchie dont s'autorisent, sans qu'on y prenne garde, une évaluation et un traitement politique des corps humains eux-mêmes.

Les genres grammaticaux n'ont, en effet, pas un fonctionnement identique quant à l'expression du général. Ainsi dire que « George Sand fait partie des plus grands écrivains du XIX^{e} siècle », ce n'est pas dire la même chose que « George Sand fait partie des plus grandes écrivaines du XIX^{e} siècle ». L'emploi du masculin ou du féminin permet de rapporter l'individu (George Sand) à des communautés-étalons de plus ou moins grande extension : en employant le genre masculin (« les plus grands écrivains »), c'est bien l'ensemble des écrivains humains dont il s'agit ; à l'inverse, le genre féminin (« les plus grandes écrivaines ») ne construit qu'un ensemble plus réduit. En termes linguistiques, le féminin n'exprime que le spécifique (ou une sous-catégorie : l'humain femelle, le mulier latin), le masculin quant à lui exprime et le spécifique (une sous-catégorie : l'humain mâle, le vir latin) et le générique (l'entier des catégories : l'humain, l'*homo*).

Un homme sur deux est une femme.

De ce différentiel des fonctionnements linguistiques découlent deux conséquences que l'on peut peut-être regretter :
(i) pour les corps parlants catégorisés linguistiquement par le genre féminin, l'impossibilité à exprimer ou à accéder à l'entier de l'humain, et le cantonnement au spécifique. Rapporté à la question de l'expression artistique, la tentation de l'écriture féminine peut alors se concevoir comme une manière de faire contre mauvaise fortune bon cœur : comme le genre féminin nous astreint au spécifique d'une sous-catégorie, contentons-nous en.
(ii) pour les corps parlants catégorisés linguistiquement par le genre masculin, la latitude de pouvoir exprimer aussi bien le spécifique que le générique, voire à user de la plasticité de cette forme ambiguë qu'est le genre masculin pour s'assurer, sans qu'il y paraisse, une position hégémonique : ainsi, l'historiographie féministe a eu beau jeu de dénoncer l'entourloupe que constitue l'expression « suffrage universel » employée dans les démocraties naissantes du XIX^{e} siècle, où seuls les citoyens mâles accédaient au droit de vote, et y substituer l'expression (plus étonnante, si l'on y réfléchit) de « suffrage universel masculin ».

« L'écriture féminine, c'est comme les arts ménagers et la cuisine. »
(Monique Wittig)

L'on peut donc très raisonnablement ne pas se résigner à cet état de fait, où les moyens langagiers dont les autres usent pour nous définir sont tout à la fois des dichotomies simplificatrices (ou bien, ou bien) et des outils d'assignation identitaire à des positions spécifiques (le féminin) ou de promotion à des positions hégémoniques (l'universel sous couvert du masculin). C'est ce à quoi s'emploient nombre de corps parlants humains, dans l'art, dans la vie aussi.

« Si la prédication binaire mérite l'intérêt,
il faut étudier comment notre espèce est parvenue à la dépasser. »
(François Rastier)

Dès lors, la question « Masculin, féminin : faut-il se définir ? » peut se révéler plus menaçante, ou moins pateline qu'on ne le croit : si les processus catégorisants opèrent des simplifications abusives en exacerbant des variables biologiques, si cette partition de l'humain reconduit des assignations identitaires minorantes ou majorantes, se définir ou être défini est-il si désirable ? Ce n'est pas certain.

Marie-Édith Cypris

Masculin féminin, faut-il se définir ? La plupart des individus ne répondent-ils pas affirmativement à cette question, diffusant une image qui paraît dénué d'hésitation ? Autrement dit ne présentent-ils pas consciemment ou non une dose de masculin ou de féminin assez stable, pour que nous disions qu'elle les définit en partie ? S'ils sont en harmonie avec cet état sans doute cette question de se définir ne les préoccupe-t-elle pas. Si elle est posée ce soir, n'est-ce pas qu'elle veut nous interpeller sur les évolutions des hommes et des femmes face au genre. Le genre est un référent exclusivement humain, pivot de l'identification personnelle, sociale, culturelle, prolongement de la différence biologique entre les sexes. Il est constitutif de l'identité, comme l'identité sexuelle fait que je suis né homme ou femme.

Si le genre est incertain, n'est-ce pas comme nous le pointait Freud, que nous ignorons le contenu de la masculinité pure et de la féminité pure ? Le genre, contrairement au sexe, nous laisse de grandes latitudes d'interprétation. Ce qui rend difficile une analyse objective des genres, c'est aussi cette intrication dans l'altérité, ce sang mêlé de masculin féminin, qui les fait apparaître inéluctablement croisés. Il s'agit aussi dans ce destin de tenter de capter la part involontaire et la part volontaire qui constitue ce savant mélange. Reste bien improbable d'être en mesure de quantifier la part masculine et la part féminine, car comment évaluer le mouvement perpétuel de ces deux parallèles qui se ballotent sur une frontière aussi ténue ?

Mais voilà qu'apparaît aujourd'hui un individu aux avants postes du mélange des genres qui s'assigne dans un nouveau paradigme : le transgenre. Sujet hybride volontaire qui construit sa transidentité sans que son sexe de naissance ou son orientation sexuelle n'ait à voir avec ce soi. Mi homme, mi femme, ni homme, ni femme, il s'autodétermine par un genre dont il sculpte les contours conformément à son désir identitaire.

Mais les individus ne sont-ils pas tous plus ou moins transgenre en regard au contenu masculin et féminin qui les constitue ? Car nous ne pouvons éluder qu'il y a chez chacun une part masculine et une part féminine allant de la discrète asymétrie à la plus marquée des symétries, ou le contraire. De plus, de la femme la plus masculine, à l'homme le plus féminin, il se peut que l'orientation sexuelle ne soit pas en cause, et que ces extrêmes soient hétérosexuelles, sans être non plus transsexuelles. Comment et pourquoi ces identités se sont installées n'altèrent en rien le fait que ces personnes vont très bien. Faut-il se définir n'est donc pas forcément problématique. Ne pas se définir est plus déroutant : je peux vouloir être masculin-féminin de façon exacerbée simultanément, ou alterner masculin et féminin, voire paraître le plus neutre possible. Il existerait donc un genre social référent qui nous renseignerait lorsque les traits masculin ou féminin sont caricaturaux en référence à un corps d'homme ou de femme. Il y a donc bien cette binarité culturelle et historique qui perdure, qu'il y a deux sexes qui ont chacun leur genre. L'abolition de cette référence binaire c'est ce que veulent les transgenres. Que l'appartenance à un sexe de naissance ne conditionne plus le genre. Le genre psychique, culturel et social prendrait le pas sur la biologie. C'est ce que je dis être qui me définit. Mon corps n'est plus à voir, il se dit. Mon identité est un choix qui me constitue, peu importe le regard de l'autre, s'il le faut je lui ferai savoir ce que je suis. Mais si le corps et le genre se disent, le regard de l'autre restera, pour ne conférer qu'au positionnement par la vue, l'impression de sensation de ce qu'il voit.

Des hommes qui ne font plus d'un étendard la virilité, voilà qui peut surprendre à l'aune de ce

qu'est la domination masculine. Des femmes qui veulent ressembler à ce que le féminisme abhorre voilà qui pose question. Cultiver la neutralité ne ferait-il pas de toute façon pencher inéluctablement l'un des deux côtés de la balance des genres ? Au point que la neutralité pure resterait une illusion. Si je ne désire pas me définir au-delà d'un être humain, pourrais-je apparaître sans genre ou hors genre ?

Les transgenres nous interpellent pour nous signifier qu'il y a plusieurs sexes chromosomiques, des intersexués, des hermaphrodites, des transsexes, et un nombre de genres incalculable. Point de binarité ici donc, mais une multiplicité dont la culture et l'histoire auraient refusé de rendre compte. Cela va-t-il changer ? Sous l'impulsion du militantisme transidentitaire allons-nous vers une abolition des catégories sexuelles au profit d'une identité de genre capable de redéfinir les hommes et les femmes ?

Christian Flavigny

La psychanalyse est sans réponse à la question de savoir s'il *faudrait* ou non se définir ; son approche est dépourvue de toute référence normative. Chacun vit son corps, son identité sexuelle, sa vie affective comme il l'entend. Chacun en donne l'explication et la justification qui lui siéent.

La psychanalyse propose toutefois la connaissance issue de sa pratique, et l'explication du *comment* selon la théorie qui s'en dégage se définit le masculin et le féminin en chacun ; elle met à profit sa prise en compte de la bisexualité originelle des êtres humains, puisque c'est sa découverte par Freud qui inaugure la psychanalyse. L'identité sexuelle apparaît comme un processus qui se forge durant l'enfance, à partir de deux ingrédients qui sont pour l'enfant d'une part l'investigation suscitée par la différence anatomique, avec toutes les questions posées au garçon comme à la fille par l'absence de cet organe sexuel visible qui s'appelle pénis chez cette dernière ; et d'autre part les attentes de ses parents, cœur d'un intérêt pour l'enfant dans l'espérance d'y répondre au mieux pour se garantir d'être aimé, attentes qu'il soit leur fils ou leur fille. Ces ingrédients alimentent la méditation personnelle de l'enfant et façonnent sa construction identitaire en particulier sexuelle, relayée par l'identification qui structure le lien de la filiation. L'incidence, dans le façonnement de l'identité sexuelle, de ce que l'on dénonce comme des stéréotypes sociétaux dans la théorie du *gender* est très relative ; l'importance du jeu dans le développement de l'enfant n'est pas conditionnée par la préoccupation égalitariste des adultes entre les sexes. Le jeu n'est pas un conditionnement. Cela appelle une discussion sur l'usage de cette théorie dans les pratiques éducatives.

La théorie de l'homosexualité et du transsexualisme qui résulte des travaux psychanalytiques n'intervient dans le débat public que dans la mesure où est concerné l'enjeu pour l'enfant de sa filiation. C'est dans la mesure où les homosexuels revendiquent un droit au mariage et à l'adoption, et dans la mesure où les transsexuels réclament le droit de la modification de leur état civil, même en l'absence d'intervention chirurgicale de changement anatomique de sexe, qu'il est légitime de porter dans le débat public la compréhension que la psychanalyse a proposée de ces situations personnelles. Elle l'a fait très tôt, dans le respect de chacun illustré par les prises de position de Freud sur le sujet, puis celle des psychanalystes ; cela invalide la critique parfois adressée à cette compréhension de « pathologiser » ces situations, insistante dans les travaux émanant de la théorie du *gender*, mais qui ne veut rien dire dans la mesure où cela supposerait une norme, donc une jauge, totalement contraire à la démarche du psychanalyste.

Freud l'avait dit déjà, et ses successeurs le confirment : la psychanalyse ne propose pas une conception du monde. Elle expose et propose ses connaissances sur la vie sexuelle, issues d'un siècle de travail approfondi prenant en compte l'inconscient qui s'établit en référence aux premières relations de l'enfant avec ses parents. Elle permet aussi de poser les enjeux sociétaux liées aux nouvelles modalités relationnelles au sein de la famille, portées par les requêtes qui impliquent le lien de filiation avec l'enfant lorsque la venue de celui-ci n'est pas portée par l'union d'un homme et d'une femme. C'est lorsque la relation à l'enfant est engagée que la psychanalyse est fondée à apporter un éclairage utile à la réflexion sociétale. Ainsi montre-t-elle en quoi la notion en vogue d' « homoparentalité » n'a pas de portée heuristique pour le débat sur l'ouverture ou non du mariage et de l'adoption aux personnes vivant en union homosexuelle. Elle montre aussi la question posée à la filiation par la réclamation des transsexuels de pouvoir se marier. Sur tous ces thèmes et sur bien d'autres qui sont au cœur de débats de société, elle apporte un éclairage sur les enjeux de fond posés au principal intéressé : l'enfant.

Des spectacles pour prolonger le débat...

Antonia Baehr

Beginning with the Abecedarium Bestiarium

Performance

SAM. 24 NOV. / 17H15 | DIM. 25 NOV. / 17H30
AUX SUBSISTANCES
35 min environ / 5 €

« Quinze amis m'ont écrit quinze courtes partitions autour d'un animal disparu de leur choix qui les représente ou avec lequel ils éprouvent une affinité. L'animal disparu symbolise "l'Autre", celui effacé par le nombre, la norme. Trop gros pour se reproduire, trop lent, trop voyant. Emblématique de l'étrange, du bizarre, du pervers et de l'inadapté. cela nous projette dans la mélancolie, le rêve et la fantaisie et en même temps nous raconte comme une métaphore notre rapport à notre environnement. c'est une voix émanant du monde des morts, distillant un regard sombre et plein d'humour. » A. Baehr

Esmeray

Le Panier de la sorcière

Performance-cabaret + ***Ben/O***, un film de **Güldem Durmaz**

SAM. 24 NOV. / 21H | DIM. 25 NOV. / 19H
AUX SUBSISTANCES
1h40 / 5 €

Esmeray est une figure des nuits stambouliotes, transsexuelle militante. Née homme en Anatolie, dans un petit village kurde non loin de Kars, elle est devenue femme à Istanbul, où elle vit actuellement. Esmeray a écrit son autobiographie, retraçant sa quête de « la femme à l'intérieur d'elle-même ». Elle en fait un cabaret plein d'humour, de verve et de sensibilité... Entre harangue et confession, une revigorante leçon de vie.

À travers le personnage de l'artiste transsexuelle Esmeray, Güldem Durmaz s'intéresse aux rapports entre apparence extérieure et images de soi. *Moi/Lui* est une sorte d'expérience d'auto-filature où Esmeray est filmée déambulant dans la nuit d'Istanbul, son territoire, puis refilmée sur les mêmes trajets dans le costume de l'homme qu'elle était il y a vingt ans. L'écran divisé en deux comme une exploration de la personnalité divisée.

Olivier Normand

Récital

(étape de travail)

Performance

SAM. 24 NOV. / 19H15 | DIM. 25 NOV. / 16H
AUX SUBSISTANCES
30 min environ / 5 €

« A 16 ans, je découvre la voix du contre-ténor Andreas Scholl. Je décide que c'est ma voix, que c'est comme ça que je veux chanter. confusément, je sens que cette voix me dit quelque chose de mon homosexualité, que je commence à appréhender à cette même époque. L'avis de mon premier professeur de chant est encourageant : je peux décider d'être contre-ténor plutôt que baryton, si je le souhaite. D'une certaine manière, la question de mon orientation sexuelle est redoublée par celle de mon orientation vocale, et à l'époque mes choix sont clairs. Durant les années qui suivent, je rencontre plusieurs professeurs qui se positionnent variablement par rapport à ce timbre. Certains m'encouragent dans la voix choisie, d'autres refusent catégoriquement : « Vous êtes un mâle, il faut chanter avec votre voix de mâle ». Certains m'assurent une carrière consé- quente, pour peu que je choisisse une voix et que je renonce à l'autre. Mais j'ai refusé de choisir, je n'ai pas fait carrière dans le chant lyrique, je suis devenu danseur. » O. Normand

Jeanne Mordoj

La poème

Performance

SAM. 24 NOV. / 19H | DIM. 25 NOV. / 16H45
AUX SUBSISTANCES
35 min environ / 5 €

« Célébrer le vivant, le féminin, le ventre, la voix joyeusement, avec étrangeté, grande féminité et bestialité. » Jeanne Mordoj est une féministe obstinée. pas une furie en bataille, plutôt une mutine inébranlable qui vit en lisière travaillant durant des années sur les femmes à barbe, s'extasiant devant les pourritures organiques qu'elle collectionnait ou accumulant de vieilles poupées de chiffon. On l'a connue ventriloque, jongleuse contorsionniste et on la sait aussi résolument sorcière que fée.

Allio-Weber

Matière première + Prim'Holstein

Performance

Diptyque

SAM. 24 NOV. / 18H15 & 21H15 | DIM. 25 NOV. / 15H15 & 18H15

AUX SUBSISTANCES

30 min environ / 5 €

Eléonore Weber et Patricia Allio, deux femmes metteurs en scène et auteurs, se sont engagées dans une alliance de travail intitulée *Symptôme et proposition* : nom et objet d'une alliance artistique où elles privilégient une voix commune. La question de la construction de l'identité sociale, sexuelle ou géographique, est l'un des éléments structurants de leur travail. Ici, elles proposent aux spectateurs deux performances. L'une qui tente d'inventer une approche singulière de la question animale et l'autre sur la question d'identité, les marges et autres tabous prétendument tombés. Ce diptyque ludique fait réagir de concert à des questionnements intimes qui ont trait à l'identité sexuelle. Une étrange expérience de collectif alors que se joue intérieurement pour chacun les plus personnels des ajustements.

Mickaël Salvi

Mon ami a vu une pièce de théâtre à la télé et il trouve ça plus vivant qu'un film

Performance

SAM. 24 NOV. / 17H30 | DIM. 25 NOV. / 17H30

AUX SUBSISTANCES

30 min environ / 5 €

D'un onolithe de l'espace apparaît une créature "Dalienne", mix parfait entre une Diva de la pop culture et un film d'auteur. Loin des caprices de Mariah Carey, elle est là où on ne l'attend pas. cette performance est née de la fascination de Mickaël Salvi pour les stars et l'*Odyssée de l'espace*. ce jeune performer, issu de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, conduit le spectateur dans un univers bizarre et colorisé, hybridation aboutie de la performance et du cinéma. Ses expérimentations, à l'origine présentées sous forme de vidéo, ont doucement glissé vers une pratique live et performative, teintée de culture *queer* et kitsch.

Les autres rendez-vous Mode d'emploi aux Subsistances

× La liberté sexuelle est-elle une cause politique ?

Samedi 24 novembre | 15H

Avec :

Roselyne Bachelot
Nicolas Gougain
Ruwen Ogien
Allio-Weber

Animé par :

Juliette Cerf (journaliste, *Télérama*)

En à peine un siècle, la sexualité est passée de la sphère intime au domaine public. Avec le déclin de l'emprise de la morale religieuse, la liberté sexuelle semble s'ancrer dans les faits. Si la sexualité a bien eu sa révolution, doit-elle être pour pourtant une cause politique ? Doit-elle être l'objet d'une action collective organisée ? Doit-elle être l'objet de lois ?

Retrouvez les invités de *Mode d'emploi* en Région Rhône-Alpes

Carte blanche à Claude Arnaud

Sam. 24 nov. | 11h | Cinéma Comœdia
Rencontre-projection autour du film
Tomboy (Céline Sciamma, 2011, 82')

Laure, jeune fille « garçon manqué », dissimule son identité auprès de ses camarades. Autour d'un personnage central au sortir de la petite enfance, Céline Sciamma livre une délicate étude de l'ambivalence identitaire, décryptant avec tendresse et honnêteté le « choix » (temporaire ?) de la jeune Laure.

Cinéma Comœdia - 13 avenue Berthelot - Lyon 7e
04 26 99 45 00 - www.cinema-comoedia.com
Les tarifs sont les mêmes que pour une séance de cinéma. Billets en prévente au cinéma une semaine avant chaque manifestation.

Espace librairie

Le Bal des Ardents
17 Rue Neuve - Lyon 1er
Tél : 04 72 98 83 36
www.lebaldesardents.com

Dédicaces

› Après chaque rencontre, les écrivains vous attendent à l'espace librairie de *Mode d'emploi*.

101.1 - 99.8

Retrouvez les invités de *Mode d'emploi* en direct dans les émissions de France Inter

> SERVICE PUBLIC
de Guillaume Erner
du lundi au vendredi de 10h à 11h

> ON VA TOUS Y PASSER !
de Frédéric Lopez et Yann Chouquet
du lundi au vendredi de 11h à 12h30

(programmation en cours)

Disponible à l'espace librairie du festival *Mode d'emploi*

Grâce au soutien du conseil de la création Artistique, présidé par Marin Karmitz de février 2009 à avril 2011, la Villa Gillet a mené à New York un programme d'échanges franco-américains dans le domaine des sciences humaines et de la philosophie. Le festival **Walls and Bridges : Transatlantic Insights**, résultat de cette initiative, a rencontré un franc succès auprès du public américain, rassemblant penseurs et artistes dans différents lieux de la ville pour plus de 30 jours d'événements en 2011. Désormais bien installé à New York, et aujourd'hui soutenu par le Ministère le la culture et de la communication pour les éditions de 2012 et 2013, cet événement a été l'occasion de découvrir de nombreux intellectuels américains encore méconnus en France, et de créer de réels échanges avec leurs homologues français.
Le numéro spécial d'*Art press 2*, « Amérique : mode d'emploi » est le fruit des ces rencontres transatlantiques.

Crédits photos : Bertini / D.R. / D.R. / D.R. / Jean-Luc Beaujault / Christophe Abramowitz - Radio France

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr

Le Blog

de la Villa Gillet
en partenariat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins…

Les partenaires de *Mode d'emploi* :

Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.

Les partenaires des Subsistances :